Parce qu'il possède une merveilleuse dextérité de pinceau, on s'est bien souvent contenté de considérer E. M. Beretta comme un charmant continuateur des fa presto transalpins. Je proteste: ce n'est pas à la plus ou moins grande facilité du faire que se mesure la valeur d'un art, mais aux fins que cet art poursuit. Or l'art de Beretta est, artistiquement parlant, celui d'un solitaire dont le fond dramatique se dissimule parfois — pudeur — sous un masque d'ironie, de grâce en tout cas. Art nourri d'une vaste culture, où la nostalgie du passé retentit et se répercute jusqu'à se répandre en éclats abstractisants mais toujours solidement structurés.

Qu'on ne s'y méprenne pas. Pressés que nous sommes de mettre des étiquettes, on pourrait taxer d'indécision certaine divergence, certaine contradiction, entre ce qui, chez Beretta, relève d'une vision plus ou moins réaliste des choses et les aspects plus élaborés de sa peinture. Divergences et contradictions que, par myopie, certains ne manqueront pas de dénoncer — ce à quoi, dans sa philosophie, notre peintre s'attend d'ailleurs! — mais qu'un examen plus attentif et plus approfondi de son art fait fondre comme beurre au soleil...

De la contemplation déjà nimbée de rêve — parfois aussi de cauchemars — dont Beretta tire des images réalistes, fidèles à l'objet, aux formes les plus élaborées de son art, il n'y a pas véritablement rupture, mais communication, l'évasement procédant comme dans l'arbre du même tronc et de la même sève.

Beretta qui aime la musique et vit avec elle comme j'aime et vis avec la peinture est, je crois, d'accord avec moi pour haïr les formes de parallélisme ou d'union entre les arts qui entament leurs disciplines respectives. Pourtant, on pourrait comparer le processus de sa création à celui du musicien qui, ayant trouvé un motif, une mélodie, doit mettre en œuvre l'environnement harmonique. Et ceia peut mener loin.

Dans le cas du peintre, cela conduit à prendre ses distances par rapport au motif pour s'engager dans un domaine où la peinture est reine et impose ses lois. Le motif — la mélodie — subit alors les assauts plus ou moins vifs, plus ou moins poussés, des modulations et des rythmes, et, par toutes sortes de «doublées» de l'esprit, fait passer le débat du domaine de la volupté tactile, de la confronta-

tion volupteuse avec l'objet, à celui de l'esprit s'interrogeant à travers les moyens de l'art.

Il y a dès lors non un divorce avec la nature mais une dévotion supplémentaire — nullement superfétatoire — mais transfiguration de l'objet. Il n'y a pas rupture, chose à laquelle croient tant de bons esprits, cédant à l'inconnu avant que de connaître, entre le riche passé dont nous sommes nourris et le présent que nous essayons de vivre le moins mal possible.

A une jeune religieuse qui s'étonnait que sainte Thérèse d'Avila lui donnât une de ses poésies à recopier, la sainte répondit: «Tout cela est nécessaire pour supporter la vie.» Je compte parmi les choses qui m'aident à la supporter le monde enchanteur de Beretta, son univers tour à tour romantiquement rêveur et goyesquement acide. Je lui en dis merci.

Edouard Muller-Moor Genève, vernissage de l'exposition Beretta, Athénée, 30 octobre 1970